

Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

Numéro 72

Année 1942

BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET LETTRES
DE MONTPELLIER



MONTPELLIER
BIBLIOTHÈQUE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES
1943

Les Discours de Réception

Réception de M. J.-M. BERT

Discours de M. BERT

Mesdames, Messieurs,

L'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier veut bien me recevoir aujourd'hui dans son assemblée à la place qu'occupait autrefois le professeur Victor VEDEL. Je la remercie profondément d'associer ainsi au grand honneur qu'elle me fait un émouvant privilège.

Victor VEDEL avait été reçu dans cette Compagnie en 1903. Vingt-huit ans plus tard, la mort le prenait en pleine force, à l'apogée de son activité scientifique, l'arrachait à ses malades et à ses travaux. Plus de dix ans se sont écoulés depuis sa disparition; peu à peu, à la faculté comme à l'hôpital, le grand vide creusé par sa mort s'est comblé, l'effort un instant désorganisé s'est ressaisi. L'homme passé, la vie a repris ses droits, mais quelque chose nous reste, ...un souvenir d'abord, combien émouvant, et si précis qu'à cette heure même il nous semble revoir la haute et large silhouette de VEDEL, son visage grave et méditatif, aux yeux mi-clos derrière les verres, au regard ironique ou lointain; qu'il nous semble aussi retrouver l'écho de sa voix rude. Un souvenir nous reste, sans doute... mais aussi un héritage. L'héritage de VEDEL, c'est son œuvre scientifique, c'est son école, c'est sa tradition familiale, et je voudrais aujourd'hui, avec la force que nous donne le recul des années, vous en montrer toute la richesse.

VEDEL avait commencé très jeune ses études médicales. Il avait franchi successivement et brillamment les étapes de l'externat, de l'internat, du clinicat. En 1901, il arrivait à l'agrégation; en 1921, il devenait titulaire de la chaire de clinique médicale qu'avait illustré GRASSET et où il succédait à RAUZIER. Entre temps, il avait été successivement chargé du cours de clinique des maladies des vieillards, puis des maladies syphilitiques et cutanées.

L'œuvre réalisée par VEDEL au cours de trente années de vie universitaire et hospitalière est considérable. Dans sa thèse de doctorat, soutenue en 1895, il précise le rôle des infections mixtes dans la tuberculose pulmonaire et montre l'influence que les associations microbiennes exercent sur l'évolution de la maladie.

Expérimentalement, en collaboration avec M. Bosc, il étudie et précise dans plusieurs notes à la Société de Biologie et à l'Académie des Sciences, l'influence sur l'organisme vivant des injections endoveineuses de solutions salines. Il montre ainsi l'action nocive des solutions hypertoniques de chlorure de sodium, provocatrices d'œdèmes viscéraux et d'hémorragies profuses intra-tissulaires; l'action physiologique des solutions isotoniques, génératrices de polyurie, de tachycardie, d'accès fébriles passagers. Au Congrès de Médecine de 1904, VEDEL présente, en collaboration avec M. Bosc un rapport sur la tension artérielle dans les maladies, et brosse un tableau des diverses modalités réactionnelles observées. Dans sa leçon d'ouverture des Conférences de pathologie interne sur les maladies du système nerveux, il étudie les conditions générales de l'hérédité nerveuse et les exprime dans un style où se perçoit déjà la tournure synthétique et positive de son aspect: « L'être vivant, écrit-il, apparaît comme une résultante des forces héréditaires et évolutives, comme la vie elle-même est une accommodation continue des réactions internes et des relations externes, l'hérédité nerveuse est une hérédité cellulaire, la cellule embryonnaire est la première étape de notre individualité et les donations héréditaires sont incluses dans la chromatine de son noyau. »

En 1929, VEDEL avait organisé et présidé le XX^e Congrès français de Médecine. Dans son discours d'ouverture il précisa la notion du principe vital, demeuré depuis BARTHEZ comme la caractéristique doctrinale de l'Ecole montpelliéraine.

Cette notion du principe de vie a été pour BARTHEZ et reste pour nous, écrit-il, une idée féconde en médecine. D'abord, elle exprime, elle conditionne l'unité de l'être vivant. C'est un principe unique et complexe aussi, qui coordonne les forces vivantes qui résident dans chaque organe et en produisent les fonctions. C'est par ce principe que la sensibilité s'exerce, le mouvement se produit, la nutrition s'accomplit. C'est par ce principe qui fait l'unité de l'être vivant que s'opèrent les actions, les réactions et les interréactions de l'organisme ».

VEDEL était doué d'éminentes qualités de clinicien. Il unissait à un esprit exceptionnellement intuitif, qui, dès l'abord, lui permettait quelquefois l'interprétation d'une symptomatologie complexe, une pondération et une logique qui le rendaient très circonspect à l'endroit même de ses facultés intuitives et lui faisaient aimer et rechercher les appuis ou les contrôles biologiques. Homme de science, passionné pour la recherche et l'analyse clinique, il éprouvait une sorte de jouissance en face des problèmes complexes qui s'offraient à lui, dans ce service hospitalier de la clinique médicale qu'il aimait tant. Mais VEDEL avait aussi voulu et il avait su demeurer de toute son âme un médecin. Il savait que la médecine n'exige pas seulement de l'intelligence et une science étendue, mais aussi un grand cœur. Il savait que le médecin ne doit pas seulement soigner et guérir mais souvent aussi rassurer et consoler.

VEDEL était bon et il l'était profondément et humainement. Mais il n'avait pas cette bonté facile et superficielle qu'expriment des mots et des sourires, la sienne se cachait par une sorte de pudeur instinctive et de timidité sous une apparente rudesse. Il avait la bonté qui sait aimer, comprendre et surtout agir. Personne ne s'y est mépris parmi ceux-là qui dans les heures d'angoisse ou de souffrance l'ont senti se pencher sur leur détresse.

VEDEL était aussi un chef d'école. Il avait su s'entourer de jeunes travailleurs d'élite et son enseignement était très apprécié de ses collaborateurs immédiats. Il était simple et pratique, concis, très objectif, soutenu d'une vaste érudition et d'un sens critique très aigu. Ceux qui ont vécu ainsi près de lui, dans l'intimité de la vie hospitalière, ne se souviennent pas sans émotion des visites d'autrefois et des réunions qui les prolongeaient dans le cabinet de travail et le laboratoire du Maître. Là s'ouvraient des discussions sur les cas cliniques

complexes, là s'élaboraient des programmes de recherches, s'édifiaient des projets d'avenir.

L'édifice maintenant est construit, le Maître n'est plus, mais nombreux sont ceux qui, parmi ses élèves préférés, sont devenus eux-mêmes des Maîtres et, parmi ceux-là, le chef même de notre Faculté montpelliéraine. Peut-il y avoir un plus bel hommage de vitalité et un plus beau titre de gloire pour cette école?

C'est en définitive un bel exemple de tradition médicale que nous a laissé VEDEL. Petit-fils, fils et frère de médecins, il avait subi profondément l'emprise de cette vocation familiale: « Je ne saurais oublier, a-t-il écrit, que j'ai reçu dès mon enfance de belles leçons d'énergie et de dévouement dont l'empreinte s'est surtout marquée quand j'accompagnais mon père dans les tournées rurales de son rayon d'action médicale, en sorte que je n'ai jamais eu d'autre ambition que celle de continuer une tradition familiale qui constitue à mes yeux une sorte de noblesse professionnelle par son caractère de bienfaisance et de désintéressement ». Cet esprit traditionnel, si admirablement précisé, ne s'est heureusement pas éteint. VEDEL a eu le bonheur de voir son propre fils choisir de son plein gré et entreprendre brillamment les études médicales. Il aurait eu la joie profonde de le voir accéder quelques années plus tard à ce corps d'élite qu'est l'internat des hôpitaux, montrant déjà que rien ne s'est attiédi dans la ferveur de cet élan familial vers la tradition.

Tel est, Messieurs, le legs intellectuel et spirituel que nous a laissé VEDEL. Il écrivait en 1929, en tête de son discours d'inauguration du monument au professeur GRASSET, cette phrase lourde de signification et d'espérance: « Il est des morts qui doivent vivre ».

VEDEL est de ceux-là et il revit dans son œuvre, dans son école et dans sa tradition, parce qu'en tout cela il s'est donné en exemple.

Réponse de M. G. GIRAUD

Votre délicate piété, Monsieur, vient de faire revivre la belle et grande figure de votre devancier, par qui fut honorée l'Ecole clinique de Montpellier, qui fut un médecin et un maître, qui sut être un homme. Vous pardonnerez à celui qui a reçu la mission de vous recevoir en cette enceinte s'il ne cherche pas à dissimuler l'émotion que vous avez éveillée en lui : c'est tout un cher passé que vous venez d'évoquer avec une admirable vérité, un passé qui lui paraît tout proche et que tout relie à notre activité de chaque jour. Et voici que, par une conjoncture inattendue et heureuse, c'est à vous que vient d'être dévolu l'honneur de louer Victor VEDEL, bien que onze années aient glissé depuis qu'il nous a quittés, — à vous qui êtes son disciple direct encore, malgré le temps écoulé, — à vous qui demeurez dans la ligne de son école où celui qui vous accueille ici a pris place avant vous. Le fil demeure tendu entre les générations.

De ce même sentiment ne sentons-nous pas, chaque jour renouvelée, toute la force ? Dans cette étroite cellule de l'hôpital Saint-Eloi, baignée de clarté bleue, où chaque matin nous rapproche, c'est sous les yeux, indulgents ou sévères, des maîtres d'hier que s'élabore le programme quotidien de l'enseignement et de la recherche. Ils sont là auprès de nous, en chaîne continue, du fondateur lointain de la lignée jusqu'au maître d'hier, dont nous saluons ici-même avec joie la jeune activité. Comment ne nous sentirions-nous pas solidaires de leur effort, attachés au perfectionnement de l'œuvre qu'ils ont entreprise ? Voici FOUQUET, créateur à Montpellier de la clinique didactique, figé en un geste impérieux qui convient à un chef. Les traits de son successeur LAFABRIE nous sont inconnus, mais lui-même repose dans la maison même sous les cyprès de l'Hôpital Général, qui abritent les ardeurs apaisées et successives de sa fougue révolutionnaire, de sa foi tour à tour impériale et bourbonnienne. Après lui, CAIZERGUES, ce grand seigneur de notre art, ébauche avec bienveillance un sourire où se lit quelque tristesse. Le regard pénétrant de DUPRÉ, dont

le nom reste attaché classiquement à de grands syndromes, s'abrite sous des verres épais. Et voici, déjà, la chaude rutilance du grand GRASSET, tout pétillant de malice spirituelle, GRASSET médecin et philosophe, observateur précis, analyste génial, expert en lumineuses synthèses, chef d'école, maître de maîtres. Ce que fut l'action de GRASSET dans la formation intellectuelle de ses disciples, ceux d'entre eux qui ont été ses successeurs immédiats, RAUZIER et VEDEL, l'ont dit excellemment. Vous avez rappelé, Monsieur, les sentiments filiaux de VEDEL à l'égard de son maître; il suffit de relire les pages de 1929 pour mesurer combien s'exerça profondément sur lui l'influence de l'auteur des *Limites de la biologie*, et ceux qui ont vécu auprès de lui les dernières années de son existence ont vu de mois en mois s'affirmer, se creuser plus intimement cette empreinte. La mort de GRASSET fut pour VEDEL un deuil déchirant, celle de RAUZIER, dont nul n'a oublié la rapidité imprévue et tragique, ne l'éprouva pas moins. Georges RAUZIER! Tout le rappelle encore, dans ce service hospitalier pour lequel il était né, dont la possession a comblé son plus ardent désir, sa plus haute ambition, où il a formé dans la joie, avec une inlassable patience, d'innombrables praticiens qui, plus tard, n'ont cessé de lui rendre hommage chaque jour, parce que, chaque jour, au contact de difficultés pressantes, ils ont retrouvé en eux ce qu'ils lui devaient, ce qu'ils avaient appris de lui. Le petit cabinet modeste où se sont succédé GRASSET, RAUZIER, VEDEL est aujourd'hui désaffecté, son aspect s'est quelque peu modifié. Qu'importe! Tout le passé se ranime pour ceux qui ont vécu autrefois à leur contact, lorsqu'ils pénètrent en cet étroit espace, dans ce reliquaire précieux. D'instinct ils baissent la voix. C'est là qu'ils ont appris, de bouches désormais muettes, mille choses du passé éteint; ils ont assisté là au débat quotidien de multiples problèmes objectifs ou moraux, à la discussion serrée de diagnostics difficiles, à la pesée d'indications thérapeutiques contradictoires; ils ont été les témoins de silences graves, de méditations parfois inquiètes, en présence des incidences intimes, individuelles ou familiales, que pouvaient engendrer les drames physiques qui se déroulaient sous leurs yeux. Que de leçons au contact de la vie!

Et c'est aussi en cette place qu'un jour Georges RAUZIER s'assit exténué, sa visite achevée, comprimant un front douloureux: il n'y devait plus reparaître. Trois jours durant, ses

élèves et ses amis, VEDEL à leur tête. luttèrent, désespérés, à son chevet. Ce fut en vain...

Un court interrègne, et VEDEL lui-même occupait le fauteuil de son ami très cher. Vous avez dépeint avec un art parfait, Monsieur, la manière intuitive et perçante, la clairvoyance magnifique de ce clinicien de race, mais aussi son souci étroit de ne rien avancer qu'il ne soit à même de vérifier, sa manière brusque d'affirmer ce qu'il sentait vivement ou ce dont il avait vérifié d'une façon indiscutable la solidité, mais aussi d'atténuer d'un geste, d'un mot, d'un regard, la portée d'une réaction trop vive. Nous l'avons tous vu rompre un entretien délicat, brusquer la conclusion d'un examen pour ne pas céder à un attendrissement qu'il sentait monter en lui et dont il ne voulait rien laisser percer. Nous avons vu l'élan vers lui de tant d'affligés, d'inquiets, de torturés, de douloureux qui venaient chercher auprès de lui, et trouver, le réconfort, l'apaisement, le conseil utile, l'avertissement salutaire ! Aucun de ceux qui l'ont approché, en des heures anxieuses, ne s'est trompé sur son apparente rudesse, tous l'ont déchiffré sans peine, ont soulevé son masque, ont senti sa bonté.

Et ceux qui l'ont assisté, lui-même, lorsqu'il a gravi le long calvaire de ses derniers mois, n'ont pu que demeurer confondus devant la simplicité de sa force d'âme. Ce n'est point trahir sa mémoire que de révéler de lui une phrase, alors confidentielle, qui n'eut d'autre témoin que son interlocuteur, mais qui donne tout son relief à son âme : « J'ai décidé de me faire opérer. Je sais que je serai mort dans six jours ou dans six mois. Je suis convaincu que le succès opératoire ne peut me donner une survie plus longue, mais pour les miens même, et pour l'exemple, je ne peux avoir l'air de me dérober ».

Que répondre ? Une foi profonde, vivifiée par l'épreuve, l'a soutenu jusqu'au bout, cette foi, Monsieur, qui est la vôtre.

Vous avez pris place, à votre tour, dans la tradition médicale de l'Ecole montpelliéraine. La destinée m'a fait le témoin de vos premiers pas sur notre sol, et de tous ceux qui les ont suivis. Il y a dix-huit ans de cela, jeune étudiant inconnu de tous, vous avez pris contact avec notre vie universitaire, dans le cadre archaïque du Petit-Scel. Vous y avez vécu à l'ombre du clocher de Sainte-Anne, qui dénonce de loin au voyageur la présence de Montpellier, sur son double amas de pierres grises, qu'il vienne, comme aux temps sarrazins, de l'îlot noir de

Maguelone, refermé sur ses souvenirs, ou des plaines melgoriennes, des bas contreforts cévenols ou, comme vous, de l'horizon viticole indéfini de l'Ouest. Regrettiez-vous alors, dans votre isolement, votre Lubéron natal, ses croupes violettes et ses lavandes, ou les Corbières, le Minervois de votre enfance, ou ce grand lycée de la cité des Trencavel où s'est cultivé votre esprit? Nul ne l'a su, car vous savez, vous aussi, enclorre en vous vos sentiments secrets. Mais ce qu'en revanche nous avons bien vu, c'est votre transfiguration lorsque votre foyer paternel s'est reformé autour de vous, attiré par vous dans notre ville, lorsque vous avez à nouveau senti auprès de vous cette protection, cette affection, cet amour maternel puissant, jusqu'à l'aube néfaste d'une année nouvelle où vous avez connu, sinon la première, du moins la plus grande et la plus douloureuse des épreuves qui vous ont jusqu'ici assailli.

Nous qui avons suivi pas à pas votre effort, nous nous sommes réjouis cependant de votre ascension constante: nous vous avons vu alternativement soucieux et détendu, déconcerté parfois mais non abattu devant le sort contraire, et vous avez démontré que la patience dans l'effort a raison des obstacles. La Faculté de Médecine, la Faculté des Sciences, la Faculté de Droit vous ont compté au nombre de leurs élèves, puisque vous êtes docteur en médecine, licencié ès-sciences, diplômé d'études pénales, et aussi diplômé d'hygiène, d'éducation physique, de médecine scolaire. Même succès auprès des hôpitaux dont vous êtes depuis 1927, d'une façon ininterrompue, le collaborateur. Après l'externat, vous entrez en 1931 dans le corps de l'internat, où se forge l'élite des cliniciens. 1936 vous voit chef de clinique propédeutique, ce qui étend votre participation à l'enseignement que vous aimez et pour lequel vous êtes hautement doué.

C'est la fin de votre cycle scolaire: la Faculté n'a plus qu'à vous couvrir des récompenses rituelles qu'elle réserve aux meilleurs: elle n'y manque pas et la moisson est copieuse.

Entre temps s'accumulent les travaux qui font peu à peu connaître au loin votre nom. L'index de votre épreuve de titres de 1939 ne signale déjà pas moins de quatre-vingt-seize notes ou mémoires techniques. Certains sont d'une grande importance. Nous connaissons le nombre imposant d'heures de labeur patient que vous a coûtées au laboratoire la création de cette admirable collection de moulages cardio-aortiques, dont vous

avez réuni les photographies dans votre thèse inaugurale et qui vous a conduit à des conclusions anatomo-cliniques et pathogéniques aussi originales que solidement étayées. Les maladies familiales ont attiré votre curiosité, et tout particulièrement les syndromes d'hyperlaxité ligamentaire associés à diverses dystrophies osseuses, musculaires ou cutanées : une des belles observations européennes de maladie de Morquio a fait l'objet de votre part d'une étude approfondie. Vous ne vous êtes pas moins intéressé à la genèse des perturbations toniques que l'on observe si fréquemment au cours des syndromes protubérantiels d'origine vasculaire. Je pourrais multiplier ces exemples et ces éloges ; je dirai seulement que tous vos travaux sont uniformément marqués à votre sceau : rien n'y est avancé qui n'ait été pesé avec conscience, rien n'y est écrit qui n'ait été mûri.

Harmonieusement votre carrière se déroule. En 1937, la Société française de Cardiologie vous appelle à siéger dans son sein comme membre correspondant. En 1938, vous émigrez à la clinique médicale, où vous rejoignez votre chef de la veille. Et c'est, en 1939, le couronnement du cycle de vos concours : ce succès brillant, incontestable, au concours de l'agrégation de médecine que vous abordiez pour la première fois : vous vivez, je le crois bien, en cet été lumineux, les heures les plus pleines et cependant les plus légères que l'existence vous ait ménagées jusqu'alors, assombries seulement par l'absence de celle dont l'œuvre était ainsi consacrée, en même temps que votre effort. Une vie nouvelle va s'ouvrir pour vous... Mais le monde tremble sur sa base, la guerre vous arrache à vos soins diligents, vous ballotte d'une cellule monacale alpestre aux neiges de Chauny ou de Rethel, où j'ai vécu avec vous une inoubliable journée à la veille du cataclysme, puis à Beauvais, à Lisieux, d'où vous chassent encore les rafales, jusqu'à Rennes où la marée envahissante vous atteint et vous bloque, cependant que doucement naissent en vous et près de vous ces sentiments par lesquels votre vie devait être transformée, prendre son sens, sa couleur, sa lumière.

Les jours passent. Nous avons connu d'affreuses détresses, d'amères désillusions, mais bientôt aussi des espoirs nouveaux qui ne cesseront de grandir, si l'énergie française veut bien se bander, se tendre, silencieuse, demeurer cohérente.

Vous, de votre côté, vous avez renoué le fil de votre labeur bienfaisant. C'est au sein même de l'Ecole où vous êtes né à la clinique que se poursuit quotidiennement votre effort, vous participez à l'enseignement qui s'y donne, à sa vie hospitalière, à l'activité de ses laboratoires; vous y êtes le plus ancien et l'un des plus chers parmi les collaborateurs qui s'y groupent dans une grande famille homogène et confiante. Votre notoriété ne cesse de s'étendre. Chacun connaît votre droiture, votre solidité. Nul n'ignore non plus l'étendue, la pure noblesse de votre vie spirituelle. C'est ce faisceau d'un métal rare que l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier a entendu reconnaître, Monsieur, en vous demandant de prendre place dans son sein.

Réception du général J. PAGEZY

Discours du général PAGEZY

Messieurs,

Vous connaissez certainement, de réputation tout au moins, un de mes grands anciens de l'Ecole Polytechnique, le général ESTIENNE, ancien inspecteur général des chars de combat.

C'était un homme d'une intelligence supérieure qui a joué un rôle éminent dans l'autre guerre. Il a été en effet un des premiers à prévoir le rôle capital que devaient jouer dans la bataille moderne l'avion et le char.

Le général ESTIENNE, comme tout bon polytechnicien, vous ne m'en voudrez pas de vous le dire, ne détestait pas le paradoxe. Aussi aimait-il à répéter quand on lui parlait du concours de Polytechnique, la boutade suivante:

« Si l'on employait pour classer les animaux la méthode de cotation de l'Ecole Polytechnique, ce ne serait pas le lion qui